

INTERPRÉTATION PSYCHANALYTIQUE DE L'UTILISATION DES PARÉMIES DANS LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE

Freud attire à plusieurs reprises l'attention sur l'importance que peuvent avoir les proverbes pour l'interprétation des rêves, surtout en ce qui concerne leur représentation symbolique. Il déclare ainsi dans *L'Interprétation des rêves* (1900) :

Il faut ajouter à cela que cette symbolique n'est pas spéciale au rêve, on la retrouve dans toute l'imagerie inconsciente, dans toutes les représentations collectives populaires notamment : dans le folklore, les mythes, les légendes, les dictons, les proverbes, les jeux de mots courants : elle y est même plus complète que dans le rêve¹.

De même, il lui arrive souvent dans l'analyse d'un rêve particulier de déduire la présence de certains symboles de proverbes dont la construction et l'emploi présentent des similitudes avec le rêve analysé ou avec l'une de ses parties.

Mon objectif sera ici de tenter d'esquisser un parallèle entre l'élaboration onirique et son interprétation psychanalytique d'une part, et, de l'autre, l'emploi des proverbes dans quelques textes de la littérature espagnole caractérisée, entre autres, par un recours massif ou très spécifique aux parémies. J'ai choisi à cet effet trois textes : *El Libro de Buen Amor* (*Le Livre de Bon Amour*), *La Celestina* (*La Célestine*) et finalement, *Don Quichotte*.

Afin de faciliter la compréhension et de justifier les interprétations que je présenterai dans la partie pratique, il me semble opportun d'exposer dans un premier temps la base théorique sur laquelle je compte m'appuyer. Je donnerai donc pour commencer une définition minimale et opératoire de ce que j'entends par proverbe.

Par proverbe, j'entends un énoncé fait d'une succession d'unités linguistiques et comportant une rime interne. Chacune de ces unités possède un signifié, dont la somme n'est pas nécessairement égale au signifié du signe total qu'est le proverbe ; ce signe va du son, ou de la lettre, au sens. Si le proverbe est une métalangue, qui comporte un message indépendant de toute situation, employé *en situation* ou actualisé, il est porteur d'un autre message. L'ensemble des signifiés qui conditionnent le message prend ainsi un sens différent à chaque nouvelle utilisation du proverbe ; parallèlement, au signifié identique du proverbe correspondent des énoncés de sens différent.

D'après cette définition, du point de vue de la signification, le proverbe comporte trois niveaux que j'analyserai séparément :

1. — **Le signifié littéral**, qui, à son tour, présente deux niveaux de signification. Soit un niveau 1 où, de la somme des unités linguistiques (signifiant + signifié) qui composent le discours complet qu'est le proverbe, un message *global* peut être déduit. Tel est le cas, par exemple, de certains proverbes calendaires, qui indiquent les dates à partir desquelles les jours sont plus courts ou plus longs.

A un second niveau, ou niveau 2, de la somme des unités linguistiques qui composent le discours complet qu'est le proverbe, il n'est plus possible de déduire un message global. Il est inutile de présenter ici des exemples. On se trouve en effet en présence du cas le plus fréquent, la non déductibilité immédiate qui correspond à ce second niveau étant responsable des messages divers ou équivoques qui pourront être attachés à un même proverbe.

2. — **Le second niveau de signification** est celui du *message*, ou signifié contextuel. C'est-à-dire le niveau du signifié d'un proverbe en relation avec les contextes dans lesquels il fonctionne. J'établirai de nouveau une distinction entre *polyvalence* et *pluralité de signifiés*.

a) Par polyvalence significative, je me réfère à la possibilité d'employer le groupe invariable signifiant-signifié dans divers contextes. Ainsi le proverbe

La mona vestida de seda, mona se queda
Le singe est toujours singe, fût-il vêtu de soie,

peut être employé dans des contextes où il est effectivement question d'un singe qui, vêtu comme un être humain n'en reste pas moins un

singe (signifié littéral), ou à propos d'une femme laide, dont les beaux habits ne font pas oublier la laideur (signifié le plus courant), ou encore d'un homme de basse extraction qui joue les gentilshommes, d'un hypocrite qui cherche à se faire passer pour un saint, etc. Nous retrouvons dans tous ces cas d'emploi une base structurale stable, qui signale la différence entre l'être et le *paraître*, tout en précisant que le *paraître* ne saurait cacher l'être véritable.

- b) Par pluralité significative je me réfère à la possibilité d'employer un signifiant invariant, mais susceptible d'acquérir des signifiés qui varient en fonction des contextes. Ainsi, le proverbe

Después de muerto ni viña ni huerto
Après la mort, ni vigne ni potager,

peut, selon le contexte, renvoyer à l'inutilité d'accumuler ici-bas des biens qui ne serviront à rien dans l'autre monde, ou servir à affirmer de façon « hérétique » que cet autre monde n'existe pas.

Il s'agit parfois d'une fausse pluralité, qui procède de la valeur polysémique des unités intégrées par le proverbe, celles-ci produisant en raison de cette polysémie même des messages différents. On a alors affaire à une homonymie de construction, ou de double représentation, au sens où l'entend Chomsky.

3. — Le troisième niveau de signification est celui du signifié produit par l'énonciation, indépendamment du signifié littéral et du message que celui-ci comporte. Il s'agit, dans ce cas, d'un signifié d'autorité. J'entends par là que la valeur accordée au proverbe et, partant, la validité de son utilisation, résident dans le seul fait qu'il est énoncé, sans qu'il soit tenu compte du signifié littéral ou du message. On se trouve alors en présence de plusieurs cas de figure possibles :

- a) Le locuteur, par le proverbe, dit une chose qui peut être évidente pour lui, sans l'être nullement pour le récepteur, voire, dans un contexte de critique littéraire, pour le lecteur. Dans ce cas, on se trouve en présence de l'emploi dit « erroné » du proverbe.
- b) Une deuxième possibilité est que le locuteur ne soit pas non plus entièrement conscient de la complexité d'une situation, ressentie comme chaotique ou encore, mal perçue. L'utilisation du proverbe a alors pour objet d'ordonner et de condenser cette situation, bref, de l'« expliquer ». Mais il est évident que cette « explication » n'en est pas vraiment une,

ou qu'elle se situe à un niveau de logique qui diffère de la logique ordinaire. Il est clair que, là aussi, on se trouve en présence d'un emploi où l'autorité attachée au proverbe procède de sa seule énonciation, et non du signifié ou du message proverbial.

- c) Ce signifié d'autorité est, enfin, celui qui autorise l'énonciation de proverbes mal formulés sur le plan du signifiant (par erreur, ou pour créer délibérément un effet absurde), ou de proverbes *faux*, objectivement parlant (cf., à titre d'exemple, le cas des proverbes calendaires qui ont perdu leur valeur en raison de la réforme du calendrier grégorien). Il importe peu que ce que dit le proverbe soit faux ou aberrant sur le plan de la stricte logique. Ce qui rend son utilisation possible, c'est le fait que sa validité se situe à un niveau autre que le niveau syntactico-logique ou, dans le cas des proverbes calendaires, météorologique.

Dans tous les cas qui viennent d'être examinés, le proverbe *parle*, *dit* le locuteur, et n'est pas parlé ou dit *par* le locuteur. Le locuteur est un simple instrument, un espace traversé par le proverbe. Il ne peut apporter au proverbe aucune modification, puisque toutes les erreurs possibles, y compris les plus notoires, se trouvent pour ainsi dire « programmées » avec le proverbe et assimilées d'avance par lui.

Je vais à présent m'efforcer d'appliquer ces considérations théoriques un peu hâtives aux trois œuvres précédemment citées.

Deux mots, au préalable, sur ce qu'est *Le Libro de Buen Amor*, de l'Archiprêtre de Hita. Il s'agit d'un récit qui conte, sous une forme autobiographique, un certain nombre d'expériences amoureuses que s'attribue le narrateur. La narration principale se trouve constamment interrompue par l'insertion de fables et d'apologues qui, dans certains cas, paraissent étrangers au récit et qui, dans d'autres, commentent de façon explicite la réussite ou l'échec d'une entreprise de séduction. Cet ensemble narratif contient, en outre, une grande quantité de sentences et de proverbes qui servent à justifier les comportements que l'auteur propose. Si l'on fait abstraction de certaines accumulations de proverbes qui se trouvent enchaînés selon des procédures familières aux spécialistes du Moyen Âge, et si l'on s'en tient à la seule combinaison des trois composantes précédemment indiquées — autobiographie, fable, proverbe —, on peut établir le schéma structurel de base suivant :

Proverbe initial proposant une vérité



Fable confirmant cette vérité



Application à l'autobiographie

Schème qui se présente soit dans l'ordre qui vient d'être évoqué, soit dans l'ordre inverse.

L'une des préoccupations constantes de l'Archiprêtre étant d'éviter que le lecteur ne se méprenne sur le propos qui a pu le conduire à narrer ses propres entreprises amoureuses, il lui adresse de fréquentes mises en garde. Voici comment se présente la première d'entre elles :

- 1 - L'auteur s'adresse au lecteur et lui recommande de veiller à interpréter correctement le récit qui lui est proposé
- 2 - Fable : les Romains, soucieux d'avoir des lois, demandent aux Grecs de leur en donner. Les Grecs veulent au préalable s'assurer que les Romains en sont dignes. Comme les uns et les autres ne peuvent pas établir de communication linguistique, leur dialogue se limite à une série de gestes faits avec les mains qui peut se résumer comme suit :

<i>Le Grec montre</i>	<i>Signifié pour</i>		<i>Le Romain répond en montrant</i>
	<i>Le Grec</i>	<i>Le Romain</i>	
↓			
un doigt	→ <i>il n'y a qu'un seul Dieu</i>	<i>il veut me crever un œil</i>	→
			↓
	<i>les Romains croient à la Trinité</i>	<i>je te crèverai les deux yeux et te briserai les dents</i>	←
↓			
la paume de la main	→ <i>tout est assujetti à la volonté divine</i>	<i>il veut me donner une gifle</i>	→
			↓
	<i>Dieu est tout- puissant</i>	<i>je te donnerai un coup de poing</i>	←
			le poing

A l'issue de cet échange, les Grecs accordent aux Romains les lois demandées, parce qu'ils les en estiment dignes, tandis que les Romains s'imaginent qu'ils les leur accordent par peur ; conclusion qui, dans le texte, est on ne peut plus explicite.

3 - Proverbe final, qui souligne l'ambiguïté de la discussion :

non ha mala palabra si no es a mal tenida
il n'est mauvaise parole que celle qu'on tient pour telle

4 - Considérations sur le fait que celui qui saura lire le livre de l'Archiprêtre obtiendra les faveurs d'une femme désirable, les arguments du « bon amour » étant des arguments cachés et l'amour parlant toujours par mensonges.

Tout l'épisode, on le voit, est conçu en fonction du proverbe final (« il n'est mauvaise parole que celle qu'on tient pour telle »), lequel recouvre un message dont le sens latent est : « celui qui saura lire mon livre sera heureux en amour, et malheureux celui qui ne le saura pas ». Pour les Grecs, donner des lois aux Romains représente en fait un échec (au niveau latent, ils sont perdants sur le plan amoureux), et cela parce qu'ils ne comprennent pas le langage de la partie adverse, qui est un langage menteur. Le mensonge (celui du Romain, de l'Amour) n'est tel que si celui qui l'écoute (les Grecs, la Dame) ne le reconnaît pas pour ce qu'il est et tombe dans le piège qu'on lui tend : c'est ainsi qu'il convient de comprendre le proverbe.

Il est ici possible de tracer un parallèle avec l'élaboration onirique : les idées latentes correspondent à la réalisation amoureuse autobiographique, la fable et le proverbe – qui représente sous une forme condensée le contenu global de l'épisode – correspondant pour leur part au contenu manifeste de l'élaboration onirique. Dans cette perspective, la fable n'est que la formulation linguistico-visuelle – dans la mesure où on ne saurait perdre de vue les implications érotiques de toute la gestuelle – de ce que représente le condensé proverbial.

Sans entrer ici dans une analyse de détail, j'ajouterai quelques remarques destinées à faciliter la compréhension du symbolisme auquel il vient d'être fait allusion :

- a) Symboliquement, les mains sont liées à la *connaissance* et à la *conversation*, termes qui tous deux renvoient à la relation amoureuse (nombreuses attestations dans le langage biblique ainsi que dans la littérature espagnole dès l'époque médiévale).
- b) L'argument décisif qui amène à octroyer aux Romains les lois qu'ils réclament est le fait qu'ils reconnaissent le *pouvoir* de Dieu. L'Archiprêtre joue ici sur les implications érotiques du terme.
- c) Le dialogue est donné pour achevé lorsque le Grec reconnaît que la *dispute* tourne à son désavantage. Or, *dispute*, *lutte*, *bataille*, ainsi que de nombreux termes appartenant au même champ sémantique sont fréquemment utilisés, dans le *Libro de Buen Amor* comme dans des textes plus tardifs, avec des implications érotiques.

Je passe sur une série de remarques additionnelles qu'on pourrait faire à ce sujet.

Le problème se pose en des termes légèrement différents en ce qui concerne *Don Quichotte*. En premier lieu, dans la mesure où un tel parallèle est possible, les proverbes semblent bien y être utilisés de façon moins massive que dans le *Libro de Buen Amor*. Le traitement qui leur est réservé est, en outre, beaucoup plus critique. C'est d'ailleurs ce qui a conduit M. Joly à se demander² si l'attention que suscitent les proverbes du *Quichotte*, et en particulier ceux qu'utilise Sancho Pança, n'est pas à imputer davantage à l'importante production critique qui accompagne leur emploi qu'à leur importance sur le seul plan numérique, plus limitée qu'on ne le pense. La remarque me semble pertinente. La réflexion critique associée à la production de discours parémique est, en outre, toujours négative : Sancho et les membres de sa famille emploient des proverbes dont la formulation est erronée, ils les citent hors de propos et de façon aberrante.

Les choses, cependant, me paraissent plus complexes. Il arrive que les proverbes enfilés par Sancho ne soient pas aussi aberrants par rapport au contexte qu'ils le paraissent à première vue. Mais, pour en saisir la congruence, il convient de se situer au niveau de la clé interprétative que Sancho lui-même utilise. Il est certain qu'il n'est pas toujours aisé de découvrir cette clé, mais on ne saurait pour autant en déduire qu'elle n'existe pas. Parfois, Sancho lui-même nous la donne. Ainsi, lorsque

Sancho et Don Quichotte parlent des qualités qui doivent « orner » le bon gouverneur, trois proverbes se présentent à l'esprit de Sancho (qui parle d'ailleurs de quatre proverbes, mais n'en énonce que trois) et il les déclare faits sur mesure pour la circonstance. Ces proverbes sont :

'entre dos muelas cordales nunca pongas tus pulgares',
y a 'idos de mi casa y qué queréis con mi mujer,
no hay responder', y
'si da el cántaro en la piedra o la piedra en el cántaro,
mal para el cántaro' (DQ, II, XLIII)

« Ne mets jamais ton pouce entre deux dents mâchelières, » et :
« A hors de ma maison, et que demandez-vous à ma femme,
il n'y a que répondre. » Et :
« si la cruche cogne la pierre, ou la pierre la cruche, cela va mal
pour la cruche. »³

Au lecteur, qui voit mal le rapport qui peut exister entre des dents de sagesse, une femme, une cruche, des pierres et un bon gouverneur, Sancho fournit l'explication qui suit :

« Que nadie se tome con su gobernador ni con el que manda, porque saldrá lastimado, como el que pone el dedo entre dos muelas cordales, y aunque no sean cordales, como sean muelas, no importa; y a lo que dijere el gobernador no hay que replicar, como al salíos de mi casa y qué queréis con mi mujer. Pues lo de la piedra y el cántaro un ciego lo verá ».

« Qu'aucun ne s'attaque à son gouverneur, ou à qui les commande, car il lui en cuira comme à celui qui met le doigt entre deux dents mâchelières, et quand elles ne seraient point mâchelières, cela n'importe, pourvu que ce soient des dents; et à ce que dit le gouverneur rien à répliquer, de même que quand on dit: « Sortez de ma maison, que voulez-vous à ma femme ». Enfin il n'y a aveugle qui ne voie ce qui est de la cruche et de la pierre ».

Il y a, dans ce cas, de bout en bout accord entre le message des proverbes et l'application qui en est faite, le sens global correspondant à « il en cuira à qui contestera l'autorité du gouverneur ».

Il se présente toutefois des cas où une telle correspondance n'existe pas et à propos desquels il devient nécessaire d'examiner de près le

mécanisme psychique auquel obéit la pensée de Sancho. C'est à ce moment-là que nous pouvons nous référer au signifié d'autorité dont j'ai fait état au début de mon exposé. Un proverbe comme

allá van reyes do quieren leyes

il en va des rois comme le veulent les lois,

II, V,

dont la formulation est incorrecte, n'en est pas moins aussi vrai au moment de l'énonciation, si l'on se place sur le plan du signifié d'autorité, que le serait la leçon dite « correcte », « *Allá van leyes do quieren reyes* » (il en va des lois comme le veulent les rois). Il conserve en effet pleinement sa valeur au niveau latent, qui est de dire la conformité résignée du locuteur à une situation donnée. De même l'apparente aberration d'un rêve ne lui fait nullement perdre sa valeur d'utilisation, puisque c'est au travers même de son incohérence que l'interprétation permet d'accéder.

Les propos de Célestine sont éminemment sentencieux : les proverbes d'origine populaire y voisinent avec les sentences empruntées à la Bible ou à l'Antiquité classique. Ils se trouvent, en outre, si bien insérés dans la trame des propos que tiennent les personnages que leur identification est assez souvent problématique, non seulement en raison de la parfaite intégration au discours libre qui vient d'être évoquée, mais parce que de nombreuses formules sont en fait imitativement coulées dans le moule proverbial. Aussi une étude attentive est-elle nécessaire à qui veut déterminer si l'on a affaire à d'authentiques proverbes ou à des proverbes forgés en fonction de certaines circonstances et pour les besoins de la cause.

L'emploi des proverbes dans l'œuvre, surtout de la part de Célestine, repose de façon évidente sur un mécanisme pratiquement fondé sur la mise en valeur du signifié d'autorité. Ceci, toutefois, avec une particularité qu'il convient de souligner, et qui consiste à recourir de façon systématique à l'ambivalence ou à l'ambiguïté. Ambivalence ou ambiguïté qui permettent au personnage qui tient un discours soit présenté comme ayant un caractère de vérité irréfutable, soit simplement donné comme un discours de sagesse, de parer à toute éventualité en se réservant toujours une porte de sortie. Le cas type que l'on rencontre de la manière la plus fréquente est un emploi spécieux d'un proverbe ayant une portée générale incontestable, infléchi de manière à se trouver appliqué à des fins particulières extrêmement contestables. La mise en œuvre d'une telle stratégie aboutit inmanquablement au même résultat : le récepteur du

message, qui commence par l'accepter comme porteur d'une vérité générale indiscutable, se trouve ensuite comme prisonnier de cette acceptation et ne peut refuser les conséquences de l'application pratique spécieuse qui en est faite. Il s'agit, on le voit, d'un discours qui est par excellence de l'ordre du sophisme.

J'examinerai, à titre d'exemple, la première scène au cours de laquelle Célestine tente de persuader Mélibée qu'elle a tout à gagner à accéder aux désirs de Calixte. En guise de conclusion à des considérations liminaires sur les avantages et les inconvénients de la jeunesse et de la vieillesse, de la richesse et de la pauvreté, considérations formulées dans une perspective d'acceptation stoïque du destin, la vieille entremetteuse prononce les trois énoncés qui suivent :

- 1 - *Assi que donde no ay varón todo bien fallece :*
- 2 - *con mal anda el huso quando la barva no anda desuso.*
- 3 - *Ha venido esto, señora, por lo que decía de agenas necessidades y*
no mías.

- 1 - Là où il n'y a pas d'homme les biens n'existent pas.
- 2 - Le fuseau va mal sans présence de barbe.
- 3 - Tout cela est venu, Madame, de ce que je te disais des besoins des
autres, mais non des miens.⁴

Le premier de ces trois énoncés correspond aux constructions proverbiales « douteuses » dont on a parlé plus haut, et je ne suis pas en mesure de me prononcer à son sujet. Le second représente en revanche un proverbe dont les attestations sont nombreuses dans les textes classiques. Quant au troisième, il s'agit d'un discours libre qui sert en quelque sorte d'introduction à la demande faite au nom de Calixte (allusion aux besoins d'autrui).

Les deux premiers énoncés, dont le caractère proverbial est net, jouent à un double niveau : ils apparaissent (1) comme la conséquence de ce qui précède (Célestine, veuve, éprouve des difficultés pour subvenir à ses besoins), (2) comme une anticipation de ce qui suit (nécessité d'une présence masculine, dans la latence, nécessité de la présence de Calixte). Le proverbe « *con mal está el huso quando la barva no anda desuso* » (le fuseau va mal sans présence de barbe) est généralement employé par les auteurs classiques avec une visée misogyne : la femme, être imparfait, ne saurait travailler hors d'une surveillance masculine. Dans le cas qui nous occupe, il a en outre une portée sexuelle évidente, le *fuseau* et le *rouet*, attributs traditionnels de la femme, doivent être placés sous le contrôle de la *barbe*, symbole de virilité.

On retrouve l'exploitation des mêmes ressources dans la suite immédiate du dialogue, la sollicitation amoureuse se faisant alors plus précise. Ainsi,

no se puede dezir nascido el que para si solo nasció
il ne peut se dire né celui qui naquit seulement pour lui-même

est, à nouveau, une construction sentencieuse ambiguë. En tant que vérité générale, c'est une critique des plus chrétiennes de l'égoïsme ; au niveau latent, c'est une invitation adressée à Mélibée, afin qu'elle soit libérale de ses charmes. Le jeu se poursuit jusqu'au moment où il suscite la colère de Mélibée. Les messages successifs de Célestine n'en demeurent pas moins comme autant de jalons et, après avoir laissé passer l'orage avec une résignation exemplaire, il ne lui reste plus qu'à attendre que les insinuations glissées dans le discours antérieur produisent leur effet. Pour l'instant, une fois cet orage passé et Mélibée calmée, Célestine va faire appel à une nouvelle batterie de proverbes pour se présenter comme une victime :

No quiebre la sogá por lo más delgado
No paguen justos por pecadores
A la firme verdad el viento del vulgo no la empece... etc.

Que la corde n'aille pas rompre au point le plus fragile,
c'est-à-dire
Que le plus faible ne paie pas pour le plus fort.
Que le juste ne paie pas pour le pécheur.
Le souffle du vulgaire n'a jamais terni la vérité vraie.

Dans tous ces cas, on retrouve le même jeu entre la validité de ces énoncés au niveau général, et le caractère spécieux de leur application particulière. Peu de temps après, ce discours ayant produit son effet, Mélibée cède à Calixte.

Les messages dont le proverbe est porteur sont, on le voit, toujours ouverts à diverses interprétations, et l'autorité-vérité du proverbe, antérieure à toute application concrète, ne se trouve nullement affectée par cette polyvalence. Célestine peut donc attribuer à un même proverbe, dans un même contexte, des significations au besoin contradictoires : le proverbe en tant qu'énoncé est pour elle un instrument privilégié, dans la mesure où il demeure vrai en raison de l'autorité qu'il comporte.

Les exemples examinés démontrent selon moi de façon assez claire qu'il convient de tracer un parallèle entre la distanciation que suppose

l'énonciation d'un proverbe utilisé pour commenter ou résoudre une situation donnée et celle que suppose la formulation linguistique d'un rêve qui permet, par exemple, de découvrir les causes latentes d'une névrose. Comme le rêve, le proverbe ordonne, résume et condense le chaos de situations diverses et peut-être confusément perçues. Sa validité va au-delà des limites de sa signification immédiate et c'est au-delà de ce qu'il signifie au niveau de la seule énonciation que l'on doit s'efforcer d'en découvrir le sens latent.

Je dirai pour terminer, en m'inspirant de Deleuze (*Différence et répétition*), que le proverbe, dans sa répétition, opère comme une mélodie différente à chaque emploi, autour de laquelle tourne tout le discours libre.

José Luis Alonso HERNANDEZ
Université de Groningen

NOTES

1. Cit. d'après la trad. fçse. d'I. Meyerson, revue par D. Berger, Paris, P.U.F., 1971, p. 301.
2. *Les langues Néo-latines*, n° 215, 1975.
3. Trad. fçse. de F. Rosset, revue et corrigée par J. Cassou, La Pléiade, 1969.
4. Je cite d'après l'éd. bilingue de P. Heugas, Paris, Aubier-Montaigne, 1963, pp. 220-221 et suiv.